

**C'ÉTAIT VERS LA FIN DE L'AUTOMNE**  
de  
Jean Louis Bourdon

A mes filles: Myrtille et Nolia

Ce monologue a été créé pour la première fois en 1990 au théâtre Montorgueil, dans une mise en scène de **Frédérique Lombart**, avec **Laurence Kempf**.

Reprise entre autre, en 1997 au théâtre des Roues à Avignon, avec **Stella Serfaty** dans une mise en scène de **Jean Benguigui**.

## **Personnage**

**La jeune femme:** entre 20 et 40 ans

*Une jeune femme se peigne, après un temps.*

**LA JEUNE FEMME** — J'aime bien me promener.

*Léger temps.*

— J'aime ça. J'aime les promenades, j'adore marcher dans le parc sur les petits cailloux.

*Léger temps.*

— Ça fait du bruit quand tu marches dessus, il y a des gens qui viennent te voir et on marche ensemble dans le parc et... Et les petits cailloux sous les chaussures ça éveille en toi des images, des images et des réflexions, ça éveille tout ça en toi, les petits cailloux quand tu marches dessus, et aussi un bien-être... Ça te replonge dans le temps. Des fois, tu pleures.

*Léger temps.*

— Dans le parc, il y a des bancs, il y a aussi des arbres. En automne, les feuilles tombent.

*Léger temps.*

— J'aime voir les feuilles tomber, j'aime quand les feuilles me tombent sur la tête ; une fois, je me suis allongée.

*Léger temps.*

— Je me suis allongée dans les feuilles, alors des gens sont venus me ramasser.

*Léger temps.*

— J'ai pleuré. En hiver, il n'y a plus de feuilles dans les arbres, il n'y a plus rien en hiver, en hiver, il y a du givre et aussi... Il fait noir, et quand il fait noir nous ne pouvons pas marcher dans le parc sur les petits cailloux parce qu'il n'y a pas de lumière en hiver dans le parc, à cinq heures, on ne voit plus rien, on ne voit plus rien en hiver, tout est éteint, on ne voit plus rien à cinq heures, plus rien, ce n'est pas ma faute.

*Un temps.*

— Il m'a dit je t'aime.

*Très léger temps.*

— Alors je lui ai dit je t'aime. Je me souviens c'était le début de l'automne, on était allé boire une bière dans un bar, il avait de grandes bottes,

un pantalon en Jean et une veste de velours ; nous avons bu une bière, puis une autre, je ne buvais jamais de bière et avec lui, ça me semblait normal de boire de la bière, j'en ai bu plusieurs, plusieurs. Il y avait du monde dans ce café, beaucoup de monde et nous, on était tous les deux, les yeux dans les yeux, tous les deux, on ne voyait personne, on était heureux de pouvoir boire une bière, ensemble, l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux, on entendait rien, on ne voyait rien, seulement nos prunelles, seulement la lumière au fond de nos prunelles. Ce jour-là, j'ai pensé : « je n'aurai plus jamais peur, je serai plus jamais seule. La bière est si bonne et je suis si bien que je voudrais que ça dure toute la vie. »

*Un temps.*

— Dans le parc, on ne peut pas aller trop loin, si tu vas trop loin, tu tombes sur un mur, parce qu'il y a des animaux dans le parc, il y a des animaux et Mme Menier dit que c'est à cause des animaux qu'il y a ce mur. Parce que les pauvres bêtes pourraient se sauver sur la route et se faire écraser. C'est déjà arrivé, c'est déjà arrivé.

*Léger temps.*

— Ce jour-là, c'était le début de l'automne et nous sommes sortis du tabac, ensuite je l'ai amené chez moi, j'habitais à deux cents mètres de là, c'est à ce moment-là que j'ai su qu'il était l'homme de ma vie, c'est à ce moment-là. A cette époque, j'habitais avec une amie, une ancienne camarade de fac qui avait atterri hôtesse de l'air à Air France, hôtesse de l'air, elle avait le vertige, elle était claustrophobe, elle avait toujours détesté les avions et elle était hôtesse de l'air. Nous n'avons jamais débattu sur cette question, c'était une fille discrète et déroutante, elle s'appelait Simone. Dès que nous sommes rentrés, Simone a passé sa veste et elle est sortie, elle avait compris qu'elle devait sortir, c'était trop fort dans nos yeux, ça se voyait trop fort qu'on voulait être ensemble Sébastien et moi, seulement tous les deux; il s'appelait Sébastien et ce jour-là, j'ai su qu'il était l'homme de ma vie, Simone était revenu deux heures plus tard chercher sa valise pour Tombouctou, et nous, nous faisons l'amour, c'était le début de l'automne.

*Un temps.*

— Je ne veux pas manger, c'est bientôt l'heure d'aller manger mais je n'ai pas faim ces temps-ci, et comme ça, j'en profite pour faire mon régime, je voudrais être mince, je voudrais être mince comme avant, je ne suis pas grosse, mais avant, j'étais encore plus mince, il aime que je sois mince, il aime quand je suis comme je suis, mais quand je suis mince, il préfère. N'empêche que même quand je mange ces temps-ci, je maigris !

*Un temps.*

— C'était le début de l'automne et on était devant la glace, nos deux corps l'un contre l'autre devant la glace, et je l'embrassais, et il m'embrassait, nous avons glissé par terre et nous avons fait l'amour devant la glace, et nous avons fait l'amour comme des fous, comme il n'est pas possible de faire l'amour devant une glace, nous avons fait l'amour et l'amour, et encore l'amour, ensuite, nous nous sommes regardés dans la glace, et la glace reflétait nos deux corps chauds et luisants comme l'image parfaite du bonheur.

*Léger temps.*

— C'était le début de l'automne.

*Un temps.*

— Il y a des lapins dans le parc et aussi des écureuils. Il y a plein d'animaux ici, on nous apprend à les protéger, on ne protège pas suffisamment les animaux, il y a des escargots dans le parc, j'ai toujours peur pour les escargots, c'est vrai, on ne les voit pas bien les escargots quand ils traversent les chemins de cailloux, on ne les voit pas si on ne fait pas bien attention, on ne les voit pas et on marche dessus sans faire exprès, en les prenant pour les cailloux, c'est seulement lorsqu'on a marché dessus qu'on sait qu'on a marché dessus, la sensation n'est pas la même sous la chaussure. Le mois dernier, Mme Menier en a écrasé deux, je lui en ai fait la remarque, j'ai dit : « soyez gentille, Mme Menier, faites attention où vous mettez les pieds, vous n'êtes pas seule à vous promener dans les parages, ne l'oubliez pas. Parce que si on vous marche dessus, je suis sûr que vous ne seriez pas très contente. » Elle a eu honte parce que c'est elle qui nous apprend à respecter les animaux, à les aimer. Quand je vois un escargot dans les cailloux, je le prends et

je le mets dans l'herbe, ensuite je me sens mieux pour le restant de la journée. Ici, il y a des gens qui n'aiment pas les animaux, j'aime les animaux, Sébastien aussi aime les animaux.

*Un temps.*

— C'était le début de l'automne, je me souviens, après avoir fait l'amour devant la glace, nous sommes sortis, on avait faim et Sébastien m'a amené dans un bon restaurant de fruits de mer. J'avais pris un steak frites et des bigorneaux, je me rappelle, et après j'avais encore pris des huîtres, j'adore les bigorneaux, j'aime aussi le steak frites et les huîtres, mais je préfère les bigorneaux. Sébastien aussi avait pris des bigorneaux, des bigorneaux et un steak tartare, à moins que ce soit des bigorneaux et puis des huîtres, je ne sais plus très bien. Ce que je me rappelle, c'est qu'on avait pris du vin de Loire, je ne sais plus la marque exacte de la bouteille, mais ce dont je me souviens, c'est que c'était du vin du pays de son père, son père était de là-bas, de la Loire, de la Loire ou de la Loire-Atlantique, je ne sais plus très bien, mais pas de la Garonne, enfin je crois... Je ne l'ai jamais vu son père, jamais, lui non plus ne le voyait plus, ça faisait longtemps qu'il était parti de chez lui, longtemps, des années. On avait donc mangé des bigorneaux, du steak frites et des huîtres ou du tartare et bu du vin de Loire dans ce bon petit restaurant. Après, on avait été chez lui pour passer la nuit, c'était le premier jour qu'on se connaissait, je me rappelle, on avait pas fermé l'œil de la nuit, on avait fait l'amour jusqu'à l'aube. Le matin, je lui avais fait un bon petit déjeuner, avec des tartines au beurre et de la confiture, après ça, on avait passé tout le restant de la matinée à la fenêtre à regarder les feuilles tomber, c'était le début de l'automne.

*Un temps.*

— La semaine dernière, j'ai jeté la bombe à insectes à la poubelle, je ne l'ai pas dit à Mme Menier, je n'ai pas envie de me faire attraper, Mme Menier est près de ses sous, elle aime pas jeter. Je suis allée dans son bureau et j'ai fouillé partout parce que j'aime les mouches, enfin... Je n'aime pas vraiment les mouches mais disons... Que je n'ai rien contre, je ne veux pas que Mme Menier tue les mouches, alors j'ai jeté la bombe dans la poubelle des cuisines. Les mouches aussi, ce sont des ani-

maux. Enfin....peut-être pas...Mais...J'aime pas qu'on tue, j'aime pas qu'on tue.

*Très léger temps.*

— J'aime pas ça qu'on tue.

*Léger temps.*

— Depuis que je suis là, je n'ai jamais rien dit à personne, jamais, mais je n'aime pas qu'on fasse de mauvaises choses, je n'aime pas ça, je n'ai jamais rien fait à personne, jamais.

*Léger temps.*

— C'était un dimanche, je me souviens, c'était vers le milieu de l'automne et on était en train de faire l'amour devant la glace quand le téléphone a sonné, c'était maman, c'était maman qui n'appelait pour me demander si tout allait bien, si je ne m'ennuyais pas trop, si je ne voulais pas qu'elle passe pour faire une partie de carte ou encore de Scrabble. J'ai dit : « non, maman, celle qui s'ennuie, ce n'est peut-être pas celle que tu crois », j'ai regretté de lui avoir dit ça, j'ai continué : « je t'aime, maman, et je voudrais que tu saches que je suis heureuse, que je suis heureuse parce que je ne suis plus seule, que je suis heureuse parce que je suis en train de donner un sens à ma vie, parce que j'aime un homme, parce que j'aime Sébastien et qu'il m'aime et que je ne fais rien sans lui et qu'il ne fait rien sans moi et que je dors toutes les nuits dans ses bras comme toi et papa dans le temps, parce qu'il est beau, parce qu'il est intelligent, et parce qu'il m'aime au-delà de tout et que je voudrais que tu le voies. »

*Très léger temps.*

— Elle a dit qu'elle était contente pour moi et qu'elle nous inviterait tous les deux pour Noël, mais qu'elle aimerait bien faire un de ces jours une petite partie de carte ou de Scrabble si je n'y voyais pas d'inconvénients. Je n'y voyais pas d'inconvénients et je lui ai promis de jouer à ce qu'elle voudrait si Sébastien s'absentait. Après, avec Sébastien, nous sommes allés nous promener à Saint-Germain-des-Prés, visiter les galeries de peinture. Sébastien est peintre.

*Léger temps.*

— Des fois, Mme Menier vient le soir dans ma chambre, je n'aime pas

quand elle vient dans ma chambre parce qu'elle vient me faire des massages pour le dos, elle dit que c'est bon de faire des massages pour le dos lorsqu'on a mal au dos. L'ennui, c'est que je n'ai pas mal au dos, et quand je lui dis ça, elle répond que ce n'est pas grave, des massages pour le dos sont précisément faits pour ne jamais avoir mal au dos et qu'ici, il y a beaucoup de gens qui ont besoin de massages et qu'il vaut mieux prévenir que guérir. J'aime bien Mme Menier mais je n'aime pas quand elle vient le soir dans ma chambre.

*Un temps.*

— C'était vers le milieu de l'automne et c'est ce jour-là que nous avons eu notre première dispute, on avait passé l'après-midi à faire les galeries de peinture et vers les sept heures, je lui dis ai que j'étais fatiguée, que j'avais bien aimé la promenade, toutes ces boutiques, tous ces tableaux, que je venais de découvrir un monde extraordinaire grâce à lui, mais que j'étais fatiguée, que je voulais rentrer, que je voulais qu'on aille chez moi tous les deux, il a dit oui, il a dit qu'on irait chez moi tous les deux préparer mes valises parce qu'il voulait que je m'installe chez lui le soir même. J'ai dit non, j'ai dit que je ne pouvais pas partir de chez moi comme ça. Qu'il me fallait un peu de temps pour m'habituer à l'idée, que je ne pouvais pas laisser les clés de mon studio sans être sûre... Là, il a dit que je ne l'aimais pas, que si je ne m'installais pas chez lui, le soir même, c'est que je ne l'aimais pas, que c'était la preuve qu'il attendait de moi, que je m'installe chez lui sur-le-champ. Nous sommes rentrés chacun de notre côté, j'étais très fâchée en rentrant, je me souviens, je m'étais fait des œufs au plat, avec des flageolets, j'étais très énervée, je me fais des flageolets quand je suis énervée, je me rappelle encore, je n'avais pas mangé les flageolets, je les avais jetés par la fenêtre, les flageolets. Les œufs aussi, je les avais jetés par la fenêtre. J'étais trop contrariée pour avaler quoi que ce soit. C'est pas ma faute, je suis très indépendante, très amoureuse mais très indépendante, j'aime me retrouver chez moi, on a tous besoin d'un chez soi. C'est notre territoire, tous besoins, je crois, les animaux aussi. Et puis chez Sébastien c'est grand, si grand, si vide, c'est grand et vide, c'est beau tous ces tableaux, mais si grand et si vide.



*Léger temps.*

— Mme Menier dit que les oiseaux manquent de plus en plus dans le parc, elle compte les oiseaux, elle prétend qu'il y en avait davantage l'année dernière. C'est pas facile à compter les oiseaux dans un parc, ça bouge tout le temps, des oiseaux dans un parc, dans tous les sens. Elle dit que ça ne l'empêche pas de faire son travail correctement, que c'est ça l'important, et que de toute manière, même s'il lui arrivait de compter deux fois le même animal, ça ne serait pas grave vu que ça compenserait avec ceux qui auraient pu échapper à sa vigilance. Qu'à défaut d'outil infallible, elle se devait d'être intuitive. Pauvre Mme Menier qui aime tant masser les gens dans le dos !

*Un temps.*

— C'était vers le milieu de l'automne et je suis allée me promener sur les quais. C'était le soir, je regardais les bateaux auréolés de lumière glisser paisiblement sur le fleuve, c'était beau, étrange, et quand les bateaux s'éloignaient, quand leurs lumières ne guidaient plus mes pas, le noir de nouveau me dévorait. J'aime me promener sur les quais le soir, j'aime sentir les larmes chaudes dans le froid ruisseler sur mes joues, comme des milliards de larmes sur des milliards de joues, j'aime ça. Très loin, les lumières de la ville dessinent ton visage, tu es beau, tu es très beau, tu n'es pas beau, mais tu es très beau, trop beau pour ne pas être vrai, tu es le plus beau des hommes, parce que tu m'aime, je t'aime, je...

*Un temps.*

— Ce soir-là, je suis rentrée chez moi, je me suis couchée sans rien avaler, tu me manquais tellement, j'avais ton numéro, j'aurais pu t'appeler, je ne t'ai pas appelé, je me suis endormie, j'ai rêvé, j'ai rêvé que je te revoyais, j'ai rêvé qu'on revenait ensemble, tu m'appelais et on revenait ensemble, tout était simple, beau, parce que je t'aimais, parce que tu m'aimais et qu'on se revoyait.

*Léger temps.*

— Le lendemain, je me souviens, j'avais mal à la tête, je me suis levée, j'ai fait mon café, j'ai pris un cachet, j'ai bu un autre café, ou deux, et... J'ai fixé le téléphone. Je ne me suis pas lavée, je fixais le téléphone en prenant mon café, je ne faisais que ça, et... Et le téléphone restait muet.

J'ai bu la cafetière ; à un moment, j'ai pensé : « je vais compter jusqu'à cent et à cent, le téléphone sonnera et à l'autre bout du fil ce sera toi, ce sera toi qui m'appelleras pour me dire mille fois que tu m'aimes. » Je me rappelle très bien. J'ai commencé à compter est plus je comptais, plus je comptais lentement. J'ai cru compter toute ma vie, et enfin quand le chiffre cent, malgré moi, est sorti de ma bouche, la sonnerie a retenti. J'ai sursauté, je me rappelle, j'avais eu peur, j'ai sursauté, j'ai pensé : « je t'en supplie, maman, fais que ça ne soit pas toi », j'ai levé les yeux au plafond et j'ai crié : « mon Dieu, faites que ce soit lui et personne d'autre, je vous en supplie, personne d'autre, surtout pas toi, maman ! » Surtout pas toi. Et... Quand... Et quand j'ai voulu décrocher, la sonnerie avait cessé.

*Léger temps.*

— C'était bien lui, c'était bien lui qui m'avait appelé, je l'ai su un peu plus tard dans la journée quand il est venu me voir, je me souviens, j'avais fait du café, mauvais, je n'ai jamais été très à mon aise dans une cuisine, mais ce jour-là, je m'en souviens, je me souviens que le café était particulièrement mauvais, particulièrement... On a tout bu, ensuite, on a fait l'amour devant la glace, c'était vers la fin de l'automne.

*Un temps.*

— Mme Menier regarde les pierres, elle aime regarder les pierres, c'est un de ses passe-temps favori, elle dit que les pierres bougent, elle dit ça, Mme Menier, que les pierres bougent, que si on est patient et attentif, on est récompensé, elle en a plein chez elle des pierres, Mme Menier, des petites et des grosses, elle dit que les pierres vivent, que tout ce qui est sur terre vit même les pierres, elle aime regarder vivre les pierres, c'est pour ça qu'elle en a plein chez elle, elle en fait collection. Hier dans le parc, je regardais une pierre, une petite pierre au pied d'un arbre, je l'ai regardée tout l'après-midi ; vers les cinq heures, Maurice, le jardinier, est venu me demander ce que je faisais là, allongée par terre par ce temps, alors, j'ai répondu : « je regarde la pierre, monsieur » « Pourquoi regardes-tu la pierre ? Qu'il me demande. « Parce que, je lui répond. Parce que je regarde si elle bouge » « Et alors ? Elle bouge ? » qu'il a dit. J'ai répondu que non, qu'elle ne bougeait pas,

qu'elle n'avait jamais bougé, et que je comprenais pas pourquoi. Alors Maurice a donné un grand coup de pied dans la pierre avec ses grosses bottes. « Et comme ça ? Qu'il a dit, elle ne bougerait pas mieux comme ça, la pierre ? » Ensuite, il est parti en rigolant. Je déteste ce bonhomme, je le déteste.

*Un temps.*

— C'était vers la fin de l'automne, on avait été au cinéma avec Sébastien, on avait été voir un film de guerre, on était parti pour voir un film d'amour, et on s'était retrouvé dans une salle où on projetait un film de guerre, on était rentré sans regarder, on s'était trompé de salle, alors, on a regardé le film de guerre, une espèce de superproduction américaine avec un type énorme, un type tellement bouffi de muscles qu'on pouvait se demander comment il faisait pour se déplacer, c'étaient le héros avec des armes partout sur lui, on aurait dit une armurerie sur des petites pattes, un bazooka dans les mains et un couteau entre les dents ou le contraire, je ne sais plus très bien, ce que je me rappelle avec certitude, c'est qu'il tuait tout le monde. Je me souviens, on était parti avant la fin, j'étais complètement déprimée, ensuite on avait été boire une bière. Sébastien se serrait contre moi, j'avais peur, j'avais vu ce film idiot et d'un seul coup, stupidement, j'avais peur de tout, des hommes, de la guerre, de la vie, de la mort et surtout à cet instant précis de perdre Sébastien. Je le regardais intensément, et je me disais que je l'aimais vraiment, comme il est rare d'aimer quelqu'un, qu'il serait toute ma vie, qu'il me ferait des tas d'enfants, et je ne pensais pas ça en l'air, je le pensais vraiment, tellement, de tout mon cœur, je sentais très profondément en moi qu'il me serait impossible de vivre un jour avec un autre homme que lui, comme si cet homme-là pouvait me sauver de tout.

*Léger temps.*

— Je l'aime.

*Léger temps.*

— Plus tard, le soir, après avoir été manger une pizza, nous sommes rentrés chez moi, ensuite, j'avais mis un morceau de musique classique et notre bonheur avait atteint des sommets rares devant la glace. Je me rappelle, c'était vers la fin de l'automne.

*Léger temps.*

— Ce matin, j'ai regardé dans le parc à travers le carreau parce qu'il faisait trop froid dehors et j'ai fait de la buée sur le carreau. Alors, j'ai dessiné un homme dans la buée, un homme avec des chaussures noires de ville, un pantalon en jean et une veste en velours.

*Très léger temps.*

— Après, la buée est partie et l'homme est parti aussi, alors, j'ai redessiné l'homme dans la buée sur tous les carreaux du rez-de-chaussée, comme ça, jusqu'à onze heures s'en m'arrêter

*Très léger temps.*

— C'était normal.

*Très léger temps.*

— En ce moment, je suis très fatiguée, j'ai les traits tirés, je me suis longtemps regardée dans la glace et j'ai bien vu que j'avais les traits tirés que... J'avais des poches sous les yeux comme une vieille femme.

*Très léger temps.*

— Mme Menier m'a dit que j'avais bonne mine, que j'avais l'air détendue, alors, je suis retournée devant la glace et j'ai bien vu que je n'avais pas bonne mine, j'ai bien vu les poches sous mes yeux, je ne sais pas où elle est allée chercher que j'avais l'air détendue, moi, j'ai bien vu que j'avais les traits tirés, en dépit de ce que peut bien me dire Mme Menier, je sais que je suis fatigué, mais, je ne suis pas seule ici à être fatiguée et avoir des poches sous les yeux, pas toute seule.

*Très léger temps.*

— C'est à cause des piqûres que je suis fatiguée, je crois bien.

*Un temps.*

— C'était vers la fin de l'automne et Sébastien donnait son premier vernissage dans une galerie de peinture de la rue de Sèvres. Il y avait un monde fou dans cette galerie, c'était sa première exposition on ne pouvait plus bouger, les gens étaient les uns sur les autres, jusque sur le trottoir. Sébastien ne s'occupait pas de moi, il y avait tellement de gens autour de lui, surtout des femmes et moi je m'ennuyais assise dans mon coin à écouter les réactions, après un moment un homme est venu me parler. Nous avons parlé de peinture, l'homme me faisait rire, alors Sé-

bastien est venu, Sébastien n'a pas ri, il m'a demandé de le suivre sur le trottoir. Là il m'a demandé si je me prenais pour une putain, j'étais paralysée, je l'écoutais mais je ne comprenais rien, alors après un moment je lui ai demandé pour quoi il se prenait, lui, avec toutes ces minettes autour de lui, il me fixait, et nous sommes restés de longues secondes comme ça. Après il m'a demandé ce que je foutais avec lui. Là, Je lui ai retourné la question, alors avec un certain mépris Sébastien a tourné les talons vers la galerie et, sans se retourner, il a disparu dans la foule, je suis restée plantée quelques secondes sur le trottoir avant de partir à mon tour. Ce soir-là, ce fut notre deuxième dispute, la plus dure, je me souviens qu'on ne s'était pas vu ni appelé pendant trois jours. J'étais très malheureuse, je n'arrêtais pas de tourner dans l'appartement. Au bout du troisième jour, je suis allée faire les cent pas devant la galerie en espérant le voir ; il était là, il ne me voyait pas, j'étais sur le trottoir d'en face et lui dans la galerie a parler à des gens. Je suis restée à le guetter plus d'une heure, jusqu'à ce qu'il sorte. Il faisait nuit. Il s'est arrêté devant moi et il m'a demandé ce que je faisais là. Alors je lui ai dit que je passais par hasard dans le quartier, comme ça, et que s'il voulait, on pouvait aller boire un café. J'étais gelée. Alors on est allé boire un café, un décaféiné, je me souviens, c'était vers la fin de l'automne, on était là, l'un en face de l'autre, il ne parlait pas, il regardait dehors, il regardait passer les gens enfouis dans leur manteau et il ne parlait pas, moi je parlais, je disais n'importe quoi, tout ce qui me passait par la tête, j'essayais de capter son attention mais rien n'y faisait, je sais qu'il n'écoutait pas, je ne captais rien, lui non plus. Je parlais de tout, je parlais de rien, mais c'était ma façon à moi de lui dire que je l'aimais, qu'il était toute ma vie, mais il n'écoutait pas, il n'écoutait pas ma façon de lui dire qu'il était toute ma vie, je me suis efforcé de lui dire cette chose avec des mots justes, mais je n'ai pas pu. Je n'ai pas pu, je voulais lui dire tant de choses, de ces choses qu'il est justement difficile de dire avec des mots, je voulais mais je ne pouvais pas, je ne pouvais pas, ça ne sortait pas.

### *Leger temps*

— Mme Menier trouve parfois que je suis orgueilleuse, je ne suis pas orgueilleuse, pas plus que la moyenne des gens, peut-être que je suis un

peu fière, mais pas orgueilleuse. Il était là en face de moi et je ne pouvais pas me faire comprendre, ou plutôt si, il me comprenait, mais il n'acceptait pas ma façon de me faire comprendre, je crois que c'était ça, je crois qu'il aurait voulu m'entendre dire des choses que je lui avais jamais dites, le genre de déclarations d'amour qu'on ne fait qu'une seule fois dans sa vie, il voulait entendre ce genre de chose, et je ne pouvais pas, j'aurais dû me plier, me mettre à nu, me soumettre et lui demander pardon de ne pas l'avoir fait plus tôt. Il n'attendait que ça et je ne pouvais pas, ça ne sortait pas. C'était vers la fin de l'automne, on était là, l'un en face de l'autre mais lui était ailleurs.

*Un temps.*

— Des fois, le soir, quand Mme Menier ne vient pas me casser les pieds dans ma chambre, je fais des réussites, je ne sais pas faire les réussites, alors je fais des réussites inventées, ça ne réussit pas souvent, pourtant il y a une carte que je retourne souvent, c'est le valet de cœur, le valet de l'amour, ça me réjouit quand je le retourne, le valet de cœur parce qu'à ce moment précis, je sens que Sébastien quelque part pense à moi. J'ai déchiré le valet de pique en petit morceau et je l'ai mis dans les toilettes.

*Un temps.*

— C'était vers la fin de l'automne, on était l'un en face de l'autre, et lui, visiblement, était ailleurs peut-être avec une autre ; pendant quelques instants, je me suis mise à penser ça, j'ai eu peur, et s'il était déjà avec une autre ? Ses yeux me fuyaient, c'en était peut-être la raison ? Je me souviens, j'avais failli éclater en sanglots, j'avais le ventre noué, j'avais du mal à retenir mes larmes, mais il le fallait, je crois qu'il le fallait, il ne faut pas pleurer devant les gens, c'est la meilleure façon de les faire fuir, ai-je pensé, la meilleure façon, alors j'ai souri, j'ai ri, j'avais envie de pleurer et je riais, je lui parlais de mon emploi du temps, que j'étais très occupée, pas une minute à moi, j'essayais de ne laisser paraître aucune inquiétude je crois que j'avais l'air sereine, en tout cas, j'essayais, car je me souviens que mes mains tremblaient, j'étais digne mais je tremblais, et dehors, les gens enfouis dans leur manteau, courbés de froid, passaient devant la vitre sans se soucier de mes tremblements, je les ai-

mais pas ces gens, je les détestais, c'est fou ce qu'on peut détester quand on ne vous aime pas ! J'avais froid, j'avais peur, je transpirais, je n'en pouvais plus, alors, désespérée, j'ai saisi l'addition et j'ai payé le café, j'ai dit que je voulais rentrer, que j'étais fatiguée, ce n'était pas vrai bien sûr, je n'étais pas du tout fatiguée, avec lui, j'aurais pu danser toute la nuit, mais c'était sorti de ma bouche comme ça, sans prévenir, alors Sébastien s'est levé, toujours froid, je jure qu'à ce moment j'ai voulu le gifler, j'avais si peur, dehors, nous avons marché jusqu'au métro, je tremblais, nous avons pris la même ligne de métro. Les wagons étaient pleins, les gens ressemblaient à des images, les gens n'existaient pas, les gens étaient des images sans vie. J'étais assise à ses côtés et en face de moi, autour de moi, les gens n'existaient pas, il n'y avait que lui au monde, lui et moi et j'avais peur. On habitait sur la même ligne de métro, moi à la quatrième station et lui à la huitième, son regard se perdait sur le quai d'en face, et si je rentrais chez moi comme je l'avais dit au café, il ne me restait que quelques minutes à passer à ses côtés. J'avais mal au ventre, que se passerait-il à la quatrième station ? Aurais-je la force de descendre ou la faiblesse de continuer ? Est-ce qu'il me suivrait si je descendais ? Est-ce qu'il ne descendrait pas si je continuais ? J'avais froid, il ne restait que trois stations et rien ne sortait de ma bouche, deux stations, je voulais me jeter à son cou, une station, une sensation étrange envahissait mon corps, il me semblait que des chirurgiens invisibles me découpaient en petite lamelles, et dans un bruit qui me parut irréel, le métro s'immobilisa, les portes s'ouvrirent et Sébastien, le visage toujours détourné vers l'autre quai, ne bronchait pas. Alors j'ai rassemblé ce qui me restait de force et je me suis levée, je suis descendue sur le quai, insensible à la bousculade des gens. Une seule chose me préoccupait, une seule, que Sébastien soit derrière moi. Tant que le métro fut à l'arrêt, je suis restée sur le quai sans me retourner, espérant à chaque dixième de seconde sentir son souffle sur mon cou, ses mains sur mes épaules ou ses bras autour de ma taille, mais rien, rien, les portes se refermèrent et le métro disparu dans le ventre de la terre sans que Sébastien n'ait jeté un regard sur moi. Je crois que je suis restée un temps indéterminé sur le quai, immobile, quelqu'un est venu me parler, je n'ai pas répondu.

Après quoi, je suis sortie dans la rue, j'ai erré dans la rue, je ne sais pas combien de temps. À un moment, je suis rentrée dans un tabac pour m'acheter des cigarettes, j'ai parlé à la femme qui vendait des cigarettes, je lui ai parlé de Sébastien, elle ne le connaissait pas et moi je ne la connaissais pas non plus, alors elle m'a demandé de partir parce que la file s'allongeait derrière moi, je crois qu'elle n'a pas été très aimable, j'ai fumé quelques cigarettes dans la rue après quoi j'ai jeté le paquet parce que je me suis souvenu que je ne fumais pas. Ensuite, je suis rentrée chez moi. C'était vers la fin de l'automne.

*Un temps.*

— J'ai dit à Mme Menier que j'étais restée dans l'herbe froide à regarder une pierre, que je l'avais fixée des heures. Mme Menier m'a demandé si je l'avais vue bouger, j'ai dit que non, que la pierre n'avait jamais bougé, qu'elle avait bougé seulement quand M. Maurice avait mis un coup de pied dedans, j'ai dit à Mme Menier que je n'aimais pas M. Maurice, elle non plus ne l'aime pas, elle dit que c'est un vieux cochon. J'ai dit à Mme Menier de ne pas en parler à Sébastien quand il viendrait me chercher, il en serait tout agacé, là, Mme Menier a dit qu'il fallait que je me repose mais je n'avais pas envie de me reposer, Sébastien m'aime tellement, c'est dingue comme il m'aime, je suis tout à lui, c'est mon amour, moi aussi, je suis son amour... Son amour... Son amour, son amour...

*On entend une cloche. Après un temps.*

— Ça, c'est M. Roger, c'est M. Roger qui fait sonner la cloche. M. Roger, c'est le cuisinier, il fait sonner la cloche pour prévenir les gens qu'il est l'heure de passer à table, je n'ai pas faim, M. Roger n'aime pas quand je n'ai pas faim, Mme Menier non plus n'aime pas ça, mais je n'aime pas manger sans faim, et ces temps-ci, ça ne passe pas, ce doit être les piquûres, depuis le début de la semaine on ne me fait plus les mêmes piquûres, Mme Menier dit que ce nouveau traitement est plus efficace. Je ne sais pas, toujours est-il que ça me coupe l'appétit, je crois. Vivement que Sébastien

viene me chercher, vivement, vivement. Vivement qu'il vienne me chercher, vivement... vivement. Où es-tu ? Où es-tu, mon amour ? Où es-tu ?



*Après un long temps.*

— C'était vers la fin de l'automne, je me suis retrouvée seule chez moi, toute seule, je voulais crier, je voulais dormir, je voulais courir, je voulais tout ça à la fois et je ne voulais rien de tout ça. Je pleurais, je cassais tout sur mon passage, il me semblait devenir folle. J'ai pris le téléphone et j'ai appelé un numéro, personne ne répondait, j'ai fait des tas de numéros, personne n'était là, ni ma mère, ni mes amies, j'ai pas beaucoup d'amies, personne n'était là. J'ai essayé deux numéros aux hasards, je tremblais, je me sentais si mal, j'ai appelé un dentiste, au hasard et je suis tombée sur une vieille dame et je lui ai parlé, j'ai raconté mon histoire,

le métro, le tabac, je lui ai tout raconté, du début à la fin, je pleurais et je racontais mon histoire, elle ne comprenait rien, elle ne parlait pas très bien le français, elle était sourde, elle était vieille, et elle avait perdu son dentier sous son piano, j'étais désespérée, ensuite, j'ai raccroché et je suis descendue dans la nuit, dans la rue, j'ai failli me faire écraser une bonne demi-douzaine de fois. Il pleuvait, j'avais froid, j'avais chaud, je marchais au milieu de la rue, je courais dans les flaques en criant, à un moment, je suis tombée par terre, je me suis fait mal au genou, un homme m'a relevée et il m'a demandé s'il pouvait quelque chose pour moi. Je crois que je sanglotais, il m'a serrée dans ses bras, j'ai crié, il me dégoûtait, je me suis sauvée, j'ai couru longtemps, très longtemps et quand je me suis arrêtée, épuisée, j'étais devant un bar, je suis restée un bon moment devant ce bar, comme ça, sous la pluie, ne sachant trop quoi faire, et puis, après quelques instant, trempée, je suis rentrée dans ce bar. Derrière le comptoir, il y avait un homme, dans la salle quelques clients, des couples, des groupes d'hommes, des hommes seuls, tous me regardaient, je me suis assise à une table libre et j'ai commandé quelque chose de fort, j'ai commandé un whisky, je ne bois jamais de whisky, mais, il me fallait quelque chose de fort, mon père buvait du whisky... et aussi du vin.... j'ai bu un whisky, puis un autre et encore un autre, jusqu'à ce que je sois complètement saoule. À un moment, un homme est venu me parler, je ne le voyais pas très bien, un peu trouble, je ne pleurais plus, il s'est assis à ma table, je ne sais plus de quoi nous

avons parlé, il buvait aussi. Une chose pourtant avait retenu mon attention, il avait des yeux pâles, bleu pâle, comme il est difficile d'avoir des yeux plus bleu pâle que ça ! Vers minuit, je me suis levée pour aller téléphoner, j'ai dit à l'homme qui ne voulait pas me voir partir qu'il me fallait téléphoner à tout prix. J'ai eu beaucoup de mal, malgré son aide, à trouver la cabine, pour tout dire, je crois qu'il n'étais pas en meilleur état que moi. J'ai appelé Sébastien, la première chose qu'il m'a dite, c'est : « tu es saoule. » J'ai dit : « je sais. » Ensuite, il a demandé où j'étais, j'ai dit : « je sais pas. » Ensuite, je ne sais plus très bien ce que nous nous sommes dit, je sais que nous nous sommes disputés et qu'il a raccroché. J'ai rappelé, là, j'ai dû le traiter de salaud ou quelque chose comme ça, je crois qu'il n'avait pas aimé, ensuite, il avait de nouveau raccroché et je l'avais appelé trois nouvelles fois pour lui dire ce que j'avais sur le cœur. Quand je suis saoule, j'insulte les gens, c'est pas ma faute, ça sort tout seul. J'ai dit que j'allais l'appeler comme ça toute la nuit, que ça lui ferait les pieds, il a répondu qu'il débrancherait son téléphone, j'ai dit qu'il n'avait pas intérêt à faire ça, que ça pourrait aller mal, j'avais peur qu'il le fasse, ce qui ne m'a pas empêché une nouvelle fois de l'insulter ; il a de nouveau raccroché et je suis retournée boire avec l'homme. Vers les trois heures du matin, toujours plus saoule, j'ai rappelé Sébastien, ça sonnait tout le temps occupé, j'ai pensé qu'il avait débranché, qu'il ne m'aimait plus, j'étais malade, je suis allée vomir, je pleurais à genoux devant la tinette et je vomissais, j'avais froid et je suais à grosses gouttes, à un moment l'homme est venu me chercher, nous sommes sortis du bar, il me soutenait, je lui ai demandé où on allait : « voir mes toiles » qu'il avait répondu, lui aussi était peintre. Je me suis retrouvée avec lui dans son lit en train de faire l'amour, je n'ai rien dit, je ne disais rien, je ne comprenais rien, il me faisait l'amour et je ne disais rien, je regardais les murs, je crois que j'étais morte, je ne sentais rien, tout tournait autour de moi, je ne comprenais plus rien. Après, quand il s'est arrêté, des larmes ont coulé doucement sur ma joue, je n'avais plus la force de sangloter, je pleurais en silence, doucement, les yeux fermés. Lui, ne bougeait pas, il me regardait, il a pris ma main, il était très embarrassé, mal à l'aise, mais sûrement pas autant que moi. Je me suis levée pénible-

ment et je suis allée me laver. Je suis resté deux heures dans la baignoire, jamais je ne m'étais autant lavée. Ensuite, je me suis habillée et je suis parti de chez lui sans même lui dire un mot, ni lui avoir jeté un regard. Je suis rentrée directement chez moi avec la sensation désagréable, dans un premier temps, d'avoir été trahie, et dans un second, de ne pas avoir fait ce qu'il fallait. Ça fait mal d'avoir la sensation d'avoir fait quelque chose de mal. Quand je suis rentrée, je me suis fait couler un autre bain, j'y suis restée une bonne partie de la matinée, jusqu'à 10h 30. Vers onze heures Sébastien m'a appelé, il n' avait pas dormi de la nuit, il avait appelé chez moi toute la nuit jusqu'à neuf heures du matin, j'étais muette, il a demandé où j'avais dormi, je ne savais pas quoi dire, suite à mon silence, il a dit qu'il pensait que j'avais dormi chez un type, il s'en était douté vu mon état de la veille. J'ai dit non, j'ai dormi chez une amie, c'est tout, pas avec un type. J'ai mal menti, je mens mal. Après un moment, je lui ai dit la vérité, ce que j'avais fait à cause de lui, lorsque j'avais appelé la dernière fois, la ligne avait été sans arrêt occupée, ensuite, j'avais demandé à l'homme si une ligne coupée pouvait sonner occupée et l'homme avait répondu oui, voilà pourquoi je n'avais pas rappelé. C'est là que Sébastien a pleuré. Il a dit que si l'appareil avait sonné occupé c'est que quelqu'un l'avait appelé, qu'il n'avait jamais débranché le téléphone, qu'il n'aurait jamais fait une chose pareille. Je l'entendais sangloter à l'autre bout du fil et je ne savais plus quoi faire, j'avais mal, croyant qu'il ne m'aimait plus, j'avais voulu me perdre et il m'appelait en pleurant pour me dire qu'il n'avait pas dormi de la nuit. J'ai cru devenir folle, ses sanglots m'arrachaient le cœur, je ne savais plus quoi dire, ni quoi faire. Ce jour-là, j'ai su que j'étais toute sa vie, j'ai juré de ne plus jamais avoir d'autres hommes que lui dans ma vie, ce jour-là, j'ai cru devenir folle. J'aurais voulu me déchirer le ventre. Au bout du fil, je l'entendais pleurer. Après un moment, il m'a demandé si j'avais eu envie de cet homme ou si celui-ci avait profité de mon état, j'ai dit que je ne savais plus, que je voulais oublier, je voulais que cette chose ne se fût jamais produite, il voulait tuer l'homme, il voulait que je le traîne dans ce bar pour tuer l'homme, cet homme que je ne connaissais pas et que je n'avais pas de raison de revoir un jour, cet homme qui dans mon esprit

n'était déjà plus qu'une silhouette, une ombre sans trait. Un fantôme dans la nuit.

*Un temps.*

— C'était vers la fin de l'automne et pour recommencer tout de zéro, je suis allée vivre chez lui, je faisais de mon mieux pour qu'il soit heureux, j'étais douce, je voulais qu'il oublie, je l'aimais si fort, il m'aimait si fort que les choses n'ont pas tardé à s'arranger, il maigrissait, mais, je m'occupai de lui, je maigrissais et je ne comprenais pas pourquoi. Je n'étais pas plus inquiète que ça. On faisait l'amour encore plus intensément qu'avant, et cette malheureuse histoire appartenait déjà au passé. Les mois s'écoulaient paisiblement, ses toiles se vendaient bien, on ne manquait de rien, tout était merveilleux, excepté sa santé qui n'allait pas en s'améliorant, mais nous faisons tout pour qu'il guérisse rapidement de ce mal mystérieux. Et puis, un jour, un an et demi plus tard vers la fin de l'automne, alors que je marchais dans la rue, un homme s'est approché de moi, un homme cadavérique, un homme que je connaissais pas, son regard était intense, ses yeux étaient pâles, bleu pâle, comme il est difficile d'avoir des yeux plus bleu pâle que ça, il m'a prise doucement par la main et m'a demandé pardon trois fois, qu'il regrettait, qu'il regrettait de m'avoir entraînée dans cette histoire, mais que ce n'était pas sa faute vu qu'à l'époque, il ne pouvait pas se douter. Ensuite, il m'a dit adieu avant de disparaître au coin d'une rue. Je ne comprenais rien. Je ne comprenais pas pourquoi ce type à moitié mourant était venu m'adresser la parole. La sensation avait été désagréable, alors, j'ai pensé : « ce type est fou, pourquoi est-il venu me parler ? Me demander pardon ? » Et puis, subitement, je me suis assise sur une marche et j'ai eu horriblement peur, je tremblais de tout mon corps, je suis restée comme ça un bon moment. Je me souvenais ou j'avais rencontré cet homme, cette silhouette, cette ombre sans trait, cette nuit froide où je m'étais saoulée. Alors le soir, en rentrant, j'en avais parlé à Sébastien, il m'avait fixée et n'avait rien répondu.

*Léger temps.*

— Nous étions restés comme ça longtemps sans parler, juste à nous regarder. C'était vers la fin de l'automne.

*Un temps.*

— J'aime bien me promener.

*Léger temps.*

— J'aime ça, j'aime les promenades, j'adore marcher dans le parc sur les petits cailloux, ça fait du bruit quand tu marches dessus, il y a des gens qui viennent te voir et on marche ensemble dans le parc... et les petits cailloux sous les chaussures, ça éveille en toi des images, des images et des réflexions, ça éveille tout ça en toi les petits cailloux quand tu marches dessus, et aussi un bien-être... Ça te replonge dans le temps, des fois tu pleures.

**FIN**